Racines de l'âme

Arrête. Arrête, tu me fais mal. Je n'en peux plus.
A chaque inspiration, je sens une lame perforer mes entrailles. Mon souffle se fait plus faible. Chaque seconde devient une souffrance insoutenable qui lacère mon corps. Je ne vais sûrement pas tenir longtemps. Pourquoi dois-je subir toute cette violence ?
Je me tais. Et inlassablement elle continue. La douleur lancinante persiste au creux de mon estomac.
Je n'ai rien voulu voir, rien voulu faire, occupé à ma petite peau, ma petite personne. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir. Il n'y a plus d'autre solution que de l'affronter désormais. Encore et toujours cette rage. Jamais, non jamais, elle ne me laissera en paix. Suis-je condamné à subir cette douleur? Suis-je toujours humain, ou n'ai-je que cette vieille peau torturée pour vêtir ma carcasse ? J'ai mal.
Une seconde, mes jambes crient. Deux secondes, l'air me manque. Trois secondes, ma tête va exploser. Je connais cette sensation, je l'ai déjà vaincue plusieurs fois. Mais cette fois, elle est particulièrement forte. J'aurais dû être plus attentif, plus à l'écoute.
La vague déferle brutalement en moi, répandant un poison froid dans mes veines. Elle me parle. Je lui parle. Je sens ma tête qui tourne, démuni face à tant de force. J'inspire profondément.

Soudain, l'arbre apparaît. Puissant et majestueux, l'ancêtre du monde étend ses longues branches vers le ciel. Son écorce est teintée d'un lichen bleu-vert mordoré qui scintille de mille lumières, et enrobe sa chair d'un mystique halo de paix. Le long des feuilles vert malachite, ses délicates veines s'étirent pour graver leur reflet finement dentelé sur le tronc dénudé. Tel un empereur il trône parmi ses frères; baigné par les rayons du soleil. Figée dans le temps, la pluie de lumière perce l'épais feuillage et se pose doucement aux pieds des racines. Semblable au murmure d'un champ coloré, une myriade d'arômes fleuris répand sa fraîcheur dans l'air. L'herbe et la mousse étoilée s'étalent sauvagement sur la terre brute, œuvre d'une nature à l'état pur. Mes sens reçoivent mille messages. Je me vois debout au pied du géant, la tête levée vers les cimes. Je m'entends respirer le parfum de la vie. Le silence résonne autour du sage et apaise mon esprit.
Noire. L'ombre revient subitement. Ses dents me mordent violemment jusqu'à l'os. J'étouffe.
Condamné, encore ce mot. Condamné à la haine oui. Salopards. Je vous exploserai tous, comme les autres; ils l'avaient mérité. Je les vois encore dans l'entrepôt assis négligemment sur les caisses, portant fièrement leur gun à la ceinture. L'autre avec sa sale gueule de clébard me donne la came. Je lui file la boîte où tout le cash était conservé depuis plusieurs mois.
C'était le deal. Mais les trafiquants oublient parfois ce mot, et les conséquences sont lourdes. La mafia russe travaillait avec nous depuis presque un an maintenant, et nous pensions naïvement qu'ils n'étaient pas si suicidaires. Nous avions l'habitude de ce type de réunion, et aujourd'hui c'était tout le pognon, douze tonnes d'ecstasy revendues dans toute la France qui passait entre nos mains. Je vérifie par réflexe la caisse où les blocs de…Vide. La caisse est vide.
L'autre qui me toisait d'un air dédaigneux, affiche maintenant un rictus sarcastique. En une fraction de seconde je comprends: le deal est terminé, la mafia ne laisserait pas de trace de cette collaboration. Je ne pensais pas me faire avoir si stupidement. Brusquement, le gars au gilet militaire déchiré fait un signe aux autres, et tout s'enchaîne très rapidement. Mes deux frères tombent à terre, percés par les balles pourpres. Les salopards. J'ai seulement le temps de me jeter au sol pour éviter de justesse la deuxième rafale mortelle. Dans ma chute j'entraîne la caisse vide qui me

protège de quelques coups mais je sens déjà la présence glaciale de deux plombs dans une jambe. Je ne sais plus où exactement. Haine. Ma vision devient floue, je sens la douleur et la rage m'envahir une fois de plus. Tel un spectre, je me vois enchainer les tirs, dos au sol, et aligner ces bâtards un à un. Haine. Le dernier, l'homme au gilet, me saute dessus et je le termine à l'ancienne, à coups de lame. J'entends déjà au loin les sirènes de ma sentence venant chercher une nouvelle âme damnée.
Soudain l'air me manque. Derrière le cadavre allongé à mes côtés, au milieu de l'entrepôt; j'aperçois l'arbre. Ses feuilles sont pourpres et ses racines baignent dans le sang. Je me vois hurler de peur, hurler de folie.
Je suis un mort vivant, condamné à vivre, hanté par ses cauchemars.
Puis, l'image se tait. L'arbre est seul dans une vaste plaine rongée par le vent. Mais l'arbre ne bouge pas. Ses feuilles pourpres sont immobiles, pétrifiées dans le temps. Dénudé du moindre sentiment, je réalise que mon corps est aussi figé par cet étrange flux; j'entends les battements de mon cœur, pourtant rien ne passe dans mes poumons. Je suis une coquille vide, impassible, sans émotion. Perdu au milieu de ce monde suspendu, immensité découpée du temps, l'arbre parait être le cœur mutilé de la terre empoisonnée. Ses feuilles prennent la couleur de la source qui le nourrit. Envahi par une lourde vague de fatigue, mes jambes se dérobent et mon corps glisse sur le sol. Je m'assieds doucement, dos contre l'arbre, protégé par son épaisse écorce.
Subitement l'éther s'engouffre à nouveau à l'intérieur de mes narines et de ma bouche, imbibant chaque recoin de mon être d'une fraîcheur insoluble. Les feuilles de l'arbre s'agitent violemment, cédant au caprice du vent, comme à nouveau possédées par une essence vitale. Alors j'écoute le temps, j'écoute le vent, j'écoute mon âme.
Un visage apparaît, aux traits de velours et au sourire d'enfant, me regarde avec tendresse et s'efface lentement. Arôme de miel, froides veillées d'hiver, je me souviens des heures passées, sirotant ma tisane de thym, antique spécialité de ma grand-mère. Mes frères sont là, blottis contre moi devant le vieux feu de bois. Une épaisse fumée envahit la petite pièce délabrée et dehors, le givre glacial recouvre les fenêtres. Mais nous sommes là ensemble, vivants et bouillonnants. La vision se trouble et laisse place à un vieil escalier en bois. Plusieurs marches manquent, parfois il s'arrête pour continuer plus loin. Il se divise, rejoint des portes, monte et descend on ne sait où. Devant moi, sur une marche, je vois un jeune adolescent assis, la tête entre les mains, recroquevillé dans son ombre. En un éclair, l'escalier s'allonge et je me retrouve projeté dans le temps, tenant la main d'un enfant. Je l'aide à escalader une marche cassée. L'enfant lève la tête et me regarde de ses yeux bleus nacrés, teintés d'un un voile de tristesse. L'enfant me ressemble. Puis les marches se détachent jusqu'à ce que l'escalier dégringole entièrement. L'image disparaît à nouveau et lui succède rapidement une autre aux couleurs d'été. Une grande nappe est posée sur l'herbe verte, à la lisière d'une forêt, et je suis là avec mes amis à rire de vive voix. Au milieu le couscous d'Abel diffuse sa délicieuse odeur de figues et de safran, le meilleur de la terre.
Petit à petit, les rires s'atténuent, jusqu'à ne faire qu'un murmure. Je me retire doucement de ce petit monde et laisse mon esprit s'étirer en direction de la forêt. Il passe entre les arbres, glisse entre les feuilles, traverse les plantes et les troncs. Soudain, il s'arrête. Face à l'arbre, l'arbre sur lequel je me tiens appuyé. Je me vois assis en tailleur contre son écorce.
Mes paupières s'ouvrent et devant moi la plaine est toujours là, mon corps adossé au même arbre. Son écorce est mon corps, je suis son écorce. Je lève les yeux et perçois les feuilles qui scintillent, muant d'une teinte à l'autre entre tous les dégradés de verts créés par ce monde. Je suis là, loin des souvenirs, des rêves ou des désirs. Je ne suis plus. Et je suis tout. Une profonde paix m'envahit, laissant légèrement l'arbre s'estomper. Je savoure cette apesanteur, en équilibre sur un fil infini,

seulement bercé par le chant du silence. Tout les possibles naissent ici, tout les combats prennent fin entre ces racines, là on l’on sait écouter ses douleurs. Mais demain recommencera l’incessant combat.

Enfin mes paupières s’ouvrent et je laisse mes doigts se délier lentement. L’air qui traverse mes poumons retrouve son rythme régulier. Je prends conscience de l’espace exigu qui m’entoure, du lit à mes côtés et des barreaux de métal devant moi. Le tapis sur lequel je suis assis redevient froid. Je suis condamné. Condamné par moi-même.